

# Une éducatrice de notre Suisse catholique

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **61 (1932)**

Heft 3

PDF erstellt am: **20.06.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Une éducatrice de notre Suisse catholique

L'histoire enregistre pompeusement les exploits des politiques, qui les accomplirent avec beaucoup de bruit, conférences et discours, canon, hurlements des blessés, gémissements des opprimés, trop souvent. Elle liquide en quelques phrases celles des hommes qui agirent plus qu'ils ne parlèrent, — surtout celle des femmes d'action qui ne votent pas et sont donc peu considérées, encore qu'on puisse soupçonner sans témérité qu'elles ne se turent point. Ainsi le monde les connaît peu. Mais devant Dieu leur gloire est grande. Devant l'Eglise aussi, quelquefois. Car tous les saints ne sont pas canonisés.

Mère Marie-Thérèse, la fondatrice, avec le P. Théodore Florentini, de la Congrégation des Sœurs de Sainte-Croix d'Ingenbohl, le sera-t-elle un jour ? Il se peut et nous nous plaisons à l'espérer, puisque l'on commence justement les formalités de son procès de béatification. Parlons-en donc. M. l'abbé Lazare Collin (le traducteur des œuvres — 13 volumes — du P. Weiss, O. P.), depuis près d'un quart de siècle l'hôte estival et fidèle d'Ingenbohl, nous y invite, puisqu'il vient de consacrer à Mère Marie-Thérèse une notice attachante, la première en langue française, éditée fort joliment par la librairie Paradis, à Ingenbohl également, sous le titre : *Une fleur des Alpes*<sup>1</sup>, titre qui fleure légèrement le centenaire du romantisme.

C'était le temps — il y a bientôt un siècle — des articles de Baden, des corps-francs, de la spoliation et de la suppression des couvents, de la guerre officielle à la religion. Le P. Théodose comprit que l'ignorance et la misère du peuple, bien plus que les déclamations des politiques, étaient les grands maux à guérir. Il conçut le projet d'une congrégation de femmes, à la fois *enseignante* et *hospitalière* qui pût donc porter remède à l'un et à l'autre mal, humble, douce, pauvre, que ne rebuterait aucun service, qui ne porterait ombrage à personne, qui serait accueillie partout de ce peuple dont le bon sens sait reconnaître, quand on ne l'excite pas, qui lui veut du bien.

Il avait cru pouvoir s'appuyer sur une première fondation, celle de Menzingen. Mais ni l'évêque de Bâle ni Mère Bernarde Heimgartner ne se prêtèrent à ses vœux et n'acceptèrent la dualité des occupations.

Après quelques essais infructueux, l'ardent capucin fut inspiré de se servir, pour réaliser pleinement son projet, d'une jeune religieuse dont il connaissait l'intelligence vive, l'activité débrouillarde et la vie intérieure profonde : Sœur Marie-Thérèse Scherrer.

C'était en 1852. Sœur Marie-Thérèse, déliée de ses attaches avec Menzingen, s'en vint à Coire comme supérieure d'un institut qui ne comptait qu'une demi-douzaine de religieuses, — mais qui devait en compter 1,600 à sa mort, en 1888, et 8,000 en 1930.

Ce n'était pas une recrue banale qu'un de ses confrères avait adressée au P. Théodose en automne 1844. Née le 31 octobre 1825, à Meggen, sur le lac des Quatre-Cantons, Catherine Scherrer, orpheline de son père à 6 ans, avait été élevée chez des parents, chrétiennement certes, mais non pas en vue du cloître. Elle était vive, prompte à la répartie, peu soumise, peu patiente, soucieuse de sa personne, aimant fort danser, si fort qu'on jugea prudent de l'éloigner de son

<sup>1</sup> Une élégante brochure 19×14, de 88 pages, sur papier blanc grenu, caractères elzévir, avec 3 phototypies hors texte, dont une double. Librairie Paradis, Ingenbohl. Prix 1 fr. 20.

lieu natal, de l'envoyer à Lucerne, soigner les malades de l'hôpital, ce qui ne lui fut point agréable.

Tout cela, c'étaient des défauts de surface ; le fond était solide et généreux. Le P. Florentini le comprit très vite. Il le comprit d'autant mieux qu'il n'avait qu'à se reporter à sa propre jeunesse ; lui non plus n'avait pas été commode à manier ; espiègle et paresseux, il avait été exclu du collège de Botzen ; il n'avait dû de pouvoir rester à Stans qu'à l'ascendant d'un frère qui s'y trouvait comme professeur. En juillet 1845, Catherine Scherrer revêtit l'habit religieux et recevait le nom de Marie-Thérèse, qu'on abrégéa plus tard en celui de Thérèse ; en octobre, elle prononçait ses vœux dans la chapelle des Cisterciennes de Wurmsbach, près de Rapperswil, par devant Mgr Haller, coadjuteur de l'évêque de Coire.

Voici donc Mère Thérèse à Coire, chargée, elle et ses quelques filles, d'une maison où l'on recevait et formait les novices, et du service du fameux hôpital, improvisé dans un bâtiment fort pauvre où devaient être soignés les malades « de n'importe quel pays, de n'importe quelle religion, de n'importe quelle condition de fortune », ce qui signifie surtout ceux qui n'en avaient aucune.

Les Sœurs non plus n'avaient rien, pas même leur content de pain, encore moins des pommes de terre, Il y eut des jours où elles dînèrent de... salade. Les marchands refusaient de leur vendre quoi que ce soit à crédit, tellement leur crédit était bas, et celui du P. Théodose plus encore. Celui-ci quêtait ; il envoya ses filles quêter. On construisait quand même l'hôpital, qu'il fallait ensuite payer.

Puis la maison des novices fut trouvée trop étroite, car les postulantes affluaient, en dépit des privations et du détestable renom financier de l'institut et de son fondateur. Celui-ci, toujours endetté et toujours confiant, acheta un domaine sur une colline dominant la Muotta et Brunnen, à Ingenbohl. Dernière folie ! s'écrièrent avec scandale les pessimistes. Ce fut le salut. On y transporta la « maison-mère » en 1856. Le bon religieux voulut en inaugurer la prise de possession par une retraite. Mais la mesure, abandonnée depuis plusieurs années, n'avait ni meubles, ni ustensiles de cuisine, ni provisions, ni combustible. On emprunta à un voisin de quoi cuire les repas ; on cueillit du bois mort à la forêt ; on improvisa un dortoir avec de la paille, et l'on pria devant un crucifix fabriqué avec deux bouts de bois noués par un cordon quelconque. « Dans vos tribulations, s'était écrié l'ardent capucin en le montrant d'un geste, passez-vous quelquefois la main sur le front ; s'il ne s'y colle pas du sang, considérez-les comme rien et ne vous plaignez pas, car le Sauveur a répandu pour nous une sueur de sang. »

Non, les tribulations ne manquèrent pas à la supérieure. Encore ne faisaient-elles que commencer. La séparation de la branche d'Ingenbohl d'avec celle de Menzingen n'était pas officiellement prononcée encore. Elle se consumma justement en cette année 1856. Sœur Thérèse fut nommée Mère générale d'une congrégation... de onze religieuses, une novice et deux postulantes.

Le noviciat était encore à Coire. Il fut transporté sur la colline d'Ingenbohl en 1858. Mais tout y était à construire, à aménager : habitation, chapelle, cimetière. De partout venaient des demandes, des cantons suisses, du Wurtemberg, du grand duché de Bade, de l'Autriche, de la Bohême. Il fallait trouver des Sœurs et des ressources aussi pour faire face aux besoins, car les quémandeurs étaient riches de plus de misères que d'argent. Le P. Théodose, dont la politique économique était inventive, imagina d'organiser des fabriques dont les ouvrières seraient des Sœurs. Le résultat fut lamentable. Et comme le Père Florentini mourut au moment de la débâcle, sa fille spirituelle, bravement, reconnut la dette, avisa durement aux moyens de la payer et sauva l'honneur du fondateur de la Congrégation de Sainte-Croix.

Un certain P. Amherd lui succéda comme directeur spirituel. Il s'installa sans retard à Ingenbohl et joua du réformateur. Les constitutions n'étaient approuvées que provisoirement. Il prétendit les bouleverser. Il réussit à circonvenir les autorités ecclésiastiques à Coire. Un douloureux conflit partagea l'âme de la supérieure. Elle ne demandait pas mieux que de se soumettre. Mais pouvait-elle, sans en appeler, laisser bousculer l'œuvre du fondateur, transformer son esprit et ses intentions les plus manifestes ? Elle en appela. Mais le Père était têtu et l'évêque buté. La situation devint intenable, si bien qu'elle envisagea le transfert en Autriche du siège central de la Société. Cependant, l'on s'émouvait partout et les yeux de Mgr Florentini, un cousin cependant du Père Théodose, finirent par s'ouvrir. On imposa sa démission à l'intransigeant ascète.

L'approbation des règles ne fut prononcée cependant qu'en 1879. L'année suivante, la Mère Thérèse fut naturellement réélue supérieure générale.

Ces années de trouble n'entravèrent en rien la prospérité de la Congrégation. Les postulantes affluèrent. Les constructions primitives durent être agrandies. Partout des fondations se multiplièrent, que dirigeait en personne Mère Thérèse. Son énergie imposait silence à sa fatigue, — jusqu'à ce qu'elle tomba et succomba, le 16 mai 1888, en prononçant ces mots : « Ciel ! Ciel ! »

Depuis, ses Filles se sont multipliées, ses œuvres aussi, hospitalières et enseignantes, comme elle l'avait voulu, d'accord avec le Père Théodose. J'admire leurs écoles ; mais je les admire et je les aime plus encore, les Sœurs d'Ingenbohl, dans les hôpitaux, les sanatoria, les asiles, les orphelinats, dans les crèches et les garderies, auprès des aveugles, des sourds-muets, des vieillards et des pauvres, assistant les malades de l'esprit aussi bien que ceux du corps, près des prisonniers, dans les pénitenciers et les maisons de correction, ou simplement, comme je les vois depuis de longues années, chaque jour, dans l'humble besogne des cuisines et des buanderies des pensionnats de garçons, à l'École normale d'Hauteville en particulier, tout affairées à leurs serviles et pénibles offices, d'humeur avenante et joyeuse, comme leur Mère et selon ses conseils : « Ne geignez pas trop ensemble, mais ensemble soyez gaies et de bonne humeur ; cela facilite beaucoup de choses. » Comme elle encore, vivant d'une vie surnaturelle aussi simple qu'ardente, la charité animant tout, mais sous le couvert bien épais d'une humilité habile à tout voiler, encore un legs authentique de la Mère Marie-Thérèse Scherrer et du Père Florentini.

E. D.

---

## De l'emploi du matériel intuitif dans l'enseignement de la géographie

---

Depuis longtemps on préconise presque à outrance l'utilisation d'un matériel intuitif et particulièrement des cartes de vue pour l'enseignement de la géographie. Si tout le monde s'accorde sur la nécessité de l'image dans l'enseignement de cette branche, tous tirent les mêmes registres pour reconnaître que les vues ne donnent pas le résultat correspondant à la réclame que l'on fait en leur faveur. Et, sans plus, voilà considéré comme nul et non avenue, un procédé qui conserve intrinsèquement une grande valeur didactique.

A quoi faut-il donc attribuer l'échec du système ? Il y a natu-